

verre la réflétait en la déformant hideusement, et dit, la voix sèche :

—Marcelle a désiré louer cette voiture.

—Pourquoi cela vous fâche-t-il, maman ? Si, pendant le mois que nous avons encore à passer ici, Georges doit se rendre presque chaque jour à Paris pour surveiller les travaux de la rue Saint-Guillaume, je vous assure qu'il est très pratique d'avoir un auto.

Mais le ton de Georges avait déplu à la comtesse. Elle déclara que la chose, en somme, ne la regardait point et, tournant le dos à l'objet du litige, elle prit une allée qui longeait la maison et gagna le jardin.

Accourue comme sa tante aux appels assourdissants de la trompe par lesquels Georges avait signalé leur arrivée, Camille voulut consoler Marcelle dont le visage s'enlaidissait d'une moue boudeuse.

—Ne te tourmente pas, va ! ma tante sera demain aussi satisfaite que toi... mais elle s'attendait si peu à vous voir revenir ainsi ! vous êtes partis en chemin de fer sans parler de rien.

—Nous voulions vous faire une surprise.

—Ma pauvre Marcelle, dit Georges d'un accent piqué, nos bonnes intentions ont été mal reçues.

—Enfin, reprit Camille, que l'injustice exaspérait toujours, ce n'est pas pour ma tante que vous avez loué cette voiture, c'est pour vous. Eh bien ! si vous êtes contents, cela suffit. Fallait-il qu'elle vous remerciât de vous être fait plaisir à vous-même ?

Mme de Givore ne désarma point. Elle fut, durant toute la soirée, d'une froideur polie qui se muait en silence désapprobateur aussitôt que ses enfants remettaient la question de l'auto sur le tapis ; et le lendemain matin, dans la chambre de sa mère, Marcelle dut écouter la mercuriale que Georges, la veille, avait arrêtée d'un mot.

Marcelle, libre de dépenser comme elle l'entendait les revenus de sa dot, devait se souvenir que ces revenus constituaient, jusqu'à nouvel ordre, l'unique ressource du ménage ; il y avait donc quelque imprudence à les employer à de coûteuses inutilités.

—Oh ! maman, pouvez-vous, pour quelques malheureux billets de cent

francs vous tourmenter et me tourmenter ! Je n'aurai que peu à dépenser cet hiver pour ma toilette, ayant les robes de mon trousseau.

—Les robes de ton trousseau te paraîtront démodées et ton mari sera le premier à te pousser à l'élégance. Tu sais que je lui ai toujours reproché d'être dépensier ? Cet auto m'inquiète, moins pour ce qu'il coûte que parce qu'il vient appuyer mon jugement. C'est une première preuve de cette tendance au gaspillage dont je savais Georges atteint. J'espérais que toi, que j'ai toujours connue raisonnable, tu saurais l'être pour deux, je me trompais. Ce n'est pas toi qui le convertiras, c'est lui qui t'entraînera à des fantaisies dépassant vos ressources.

—Ne dirait-on pas que nous sommes de pauvres gens !

—Tout est relatif : on est pauvre quand on dépense plus que l'on a.

—Georges, avec son talent, gagnera de quoi me donner tous les autos que je voudrai.

—Eh bien ! il fallait attendre ce moment-là et ne pas escompter un gain aléatoire. Tu n'es même pas certaine que ton mari continuera à travailler.

Oh ! par exemple !

L'air indigné de Marcelle apaisa Mme de Givore, elle jugea qu'elle allait trop loin et manquait de diplomatie. Pour réparer sa maladresse, elle parla des qualités de Georges qu'elle ne lui soupçonnait point avant son mariage et qu'elle se plaisait maintenant à reconnaître.

—C'est un excellent garçon qui t'aime sérieusement, j'en suis persuadée. Il dépend de toi de le rendre tel que nous pouvons le désirer. Mon Dieu, personne n'est parfait. Ce pauvre Georges étant garçon ne s'est pas toujours montré très raisonnable... Maintenant qu'il a charge d'âme, il serait fâcheux de le voir conserver cette même insouciance... Il ne travaillait pas beaucoup, je crois, et c'est dommage. Mais il a le travail facile. Il faudra le pousser à ne point négliger son talent, à le cultiver pour l'augmenter. Tu dois avoir de l'ambition pour ton mari. Enfin, intelligente et sensée comme tu l'es, je suis sûre que tu me comprends et que tu comprends aussi qu'en te parlant comme je le fais, je

n'ai en vue que ton bonheur. Al-lons, embrasse-moi... et va faire une promenade en auto. Vous l'avez, profitez-en. Camille sera enchantée de vous accompagner... moi, non... j'ai trop peur.

«Comme il faut faire des concessions !» soupira la comtesse, tandis que, rassérénée, Marcelle s'enfuyait avec la conscience d'avoir remporté une victoire. En fait, c'était une simple escarmouche après laquelle chacun gardait ses positions.

XI

«Mon bien cher enfant,

«Je suis très heureuse des bonnes nouvelles que me donnait ta dernière lettre ! Tu as dû, depuis, en recevoir trois ou quatre des miennes, et tu n'y réponds pas... Je ne suis pas inquiet, cependant : si tu étais malade, ta chère petite femme me préviendrait.

«J'ai été bien touché des aimables choses qu'elle m'a écrites, elle doit être charmante, bonne, dévouée. Je remercie chaque jour le bon Dieu du bonheur qu'il te donne. Je suis certaine que ce bonheur même t'absorbe, qu'il est la cause de ton silence...

«Mais il ne me suffit pas de te savoir heureux ! Il faut, pour que je sois contente, me parler de bonheur... Fais un petit effort, mon Georges. Ton installation est achevée, puisque vous êtes revenus à Paris depuis deux mois. As-tu repris ton travail ?

«étais malade, ta chère petite femme t'échance de janvier. Je suis bien triste de devoir te parler de choses ennuyeuses, mais, comme je te l'ai rappelé dans ma dernière lettre, l'emprunt que j'ai fait pour toi, au mois d'avril porte les intérêts payables par trimestres et au premier retard le capital devient exigible. Comment ferions-nous, mon Dieu ! si l'on nous réclamait toute la somme !

«Cela déjà aurait eu lieu dès le premier trimestre si, prévoyant bien qu'au début de ton mariage tu serais un peu gêné, ayant eu tant de dépenses à faire, M. Marchal n'avait eu la bonne pensée d'expliquer la chose au prêteur et de spécifier que tu serais libre par exception, de régler les trois premiers trimestres